

## LETTRE IV

▲ LA MÊME (1755)

Même sujet.

Si ma lettre vous a affligée, ma chère Sœur, je vous dirai, comme saint Paul, que je me réjouis, non pas de votre affliction, mais du bon effet qu'elle a produit. Il est bon de se reconnaître coupable en bien des choses, non pour se les reprocher d'une manière dure, aigre, inquiète et troublée; mais pour s'en humilier doucement, paisiblement, sans dépit ni aigreur contre soi-même. Vous ne paraissez indocile, dites-vous, que parce que vous dites tout bonnement vos craintes et vos doutes. Ce n'est pas cela, ma chère Sœur, mais c'est que vous adhérez trop à ces craintes et à ces doutes; vous vous en occupez trop, au lieu de les mépriser et de vous jeter dans l'entier abandon à DIEU, comme je vous le prêche sans cesse depuis si longtemps. Sans cet heureux et saint abandon, vous ne jouirez jamais d'une paix solide, pleine d'une parfaite confiance en DIEU seul par JÉSUS-CHRIST.

Mais encore une fois, que craignez-vous dans cet abandon, surtout après tant de marques évidentes de la très grande miséricorde de DIEU sur vous? Vous cherchez des appuis sensibles dans vous-même, dans vos œuvres, dans votre conscience, comme si vos œuvres et votre conscience étaient de plus grandes assurances et de plus forts soutiens que la miséricorde de DIEU et les mérites de JÉSUS-CHRIST; comme si elles

ne pouvaient pas vous tromper! Je prie DIEU de vous éclairer et de vous changer enfin le cœur sur cet article, qui est essentiel pour vous.

Je serais, dites-vous encore, déconcerté, je serais surpris moi-même, si vous pouviez me découvrir tout ce que vous voyez et sentez! Voilà précisément ce que m'ont dit souvent des personnes qui sont dans votre état, et que je ne connais pas mieux que vous. Voici ma réponse à vous et à toutes vos semblables: Le vif sentiment de nos fautes et de nos imperfections est la grâce propre de cet état, et cette grâce est très précieuse. Pourquoi? 1<sup>o</sup> Parce que ces vues pénétrantes de nos misères nous tiennent dans l'humilité; elles vont quelquefois jusqu'à nous inspirer une salutaire horreur et une sainte crainte de nous-même; 2<sup>o</sup> parce que cet état, en apparence si misérable et si désespéré, donne lieu à un abandon héroïque entre les mains de DIEU.

Quand on a pénétré jusqu'au fond de l'abîme de son néant, on ne peut plus avoir aucune espèce de confiance en soi-même, ni s'appuyer en aucune manière sur ses œuvres, où l'on ne trouve que misère, amour-propre et corruption. Cette absolue défiance et ce complet mépris de soi-même est l'unique source d'où découlent les délicieuses consolations des âmes pleinement abandonnées à DIEU, leur paix inaltérable, leur sainte joie et leur confiance inébranlable en DIEU seul. Oh! si vous connaissiez le don de DIEU, le prix, le mérite, la force, la paix et la sainte assurance du salut, qui sont cachés dans cet abandon, vous seriez bientôt délivrée de toutes vos craintes et inquiétudes! Mais vous croyez vous perdre, dès que vous pensez à vous abandonner; et

c'est cependant le plus efficace moyen de salut que d'en venir à ce total et parfait abandon. Je n'ai point encore vu d'âmes qui aient tant résisté que la vôtre à faire cet abandon à DIEU. Il faudra pourtant en venir là nécessairement, du moins à la mort; car personne, sans une révélation expresse, ne pouvant être assuré de son salut éternel, ni se dispenser de craindre jusqu'au dernier moment, il faut, d'une nécessité absolue, s'abandonner alors à la très grande miséricorde de DIEU.

Mais, direz-vous, je ne pourrais me croire autorisée à pratiquer cet abandon et me délivrer de mes craintes que si j'avais vécu saintement et fait assez de bonnes œuvres. Illusion, ma chère Sœur! Ce langage ne peut vous être inspiré que par votre malheureux amour-propre, qui voudrait absolument pouvoir se confier en lui-même, tandis que vous ne devez mettre votre confiance qu'en DIEU seul et dans les mérites infinis de JÉSUS-CHRIST. Jamais vous n'avez bien voulu pénétrer, comme il faut, ce point essentiel : mais toujours vous vous arrêtez à examiner vos craintes et vos doutes, au lieu de vous mettre au-dessus pour vous jeter à l'aveugle et à corps perdu entre les mains de DIEU et dans son sein paternel. C'est-à-dire que vous voudriez avoir toujours des assurances certaines de votre part, pour mieux vous abandonner. Oh! certes, ce n'est plus là le véritable abandon à DIEU, par une totale confiance en lui seul, mais bien un désir secret de pouvoir s'assurer de soi-même, avant que de s'abandonner à son infinie bonté; c'est agir comme un criminel d'Etat, qui, avant que de s'abandonner à la clémence du roi, voudrait avoir des assurances de son pardon! Cela s'appelle-t-il compter sur DIEU, n'espérer

rien que de Dieu? Jugez-en vous-même. Et voilà cependant l'abandon par confiance filiale, auquel DIEU vous appelle depuis si longtemps. Mais vous, au lieu d'entrer dans ce double sentiment, vous vous laissez tyranniser et crucifier par la crainte des esclaves. J'insiste beaucoup sur cet article, parce que l'expérience m'a appris que c'est là comme la dernière bataille que livrent à la grâce les âmes qui sont dans votre état, le dernier pas qu'il faut franchir pour sortir de soi-même, et celui qui coûte le plus. Mais personne ne m'a jamais paru y apporter autant de résistance que vous. Cela vient d'un fonds tout particulier d'amour-propre, d'une secrète et grande présomption et confiance en vous-même, que vous n'avez peut-être jamais bien connue; car, remarquez bien que, dès qu'on vous parle de ce total abandon à DIEU, vous sentez un certain bouleversement intérieur, comme si tout était perdu, comme si on vous disait de vous jeter les yeux clos dans un abîme. Il n'en est rien pourtant, et c'est précisément tout le contraire : car la plus grande assurance du salut en cette vie ne réside que dans cet abandon total, qui consiste, dit Fénelon, à être poussé à bout, et jusqu'au désespoir entier de soi-même, pour n'espérer qu'en DIEU seul. Pesez bien l'énergie de ces termes, qui semblent d'abord trop forts et outrés.

Or, pour vous conduire à cet abandon total, DIEU vous a accordé deux genres de grâces : 1° de puissants attraits, pour vous solliciter à mettre toute votre confiance en sa très grande miséricorde et bonté; 2° de grandes connaissances et des vues très pénétrantes de vos misères, faiblesses, perversités, impuissances à tout bien, etc., comme pour vous dire : Sachez que dans cet

état vous ne devez plus et vous ne pouvez plus en aucune sorte compter sur vous-même, ni vous appuyer sur rien de ce qui vient de vous-même, puisque vous n'êtes qu'un abîme de corruption. Laissez-moi donc le soin de tout, en vous abandonnant vous-même, et en renonçant à tout retour sur vous-même, pour ne penser plus qu'à moi.

Mais que deviendra donc le soin de mon salut? Eh quoi! ignorerez-vous encore que le moyen le plus sûr d'y réussir c'est d'en laisser entièrement le soin à DIEU pour ne s'occuper plus que de lui : comme serait un homme qui, honoré de la confiance d'un grand roi, s'abandonnerait entièrement à lui pour sa fortune, ne pensant qu'au service et aux intérêts de son maître? Croyez-vous que, par cette voie si généreuse, il ne ferait pas mieux ses affaires que d'autres plus intéressés qui ne penseraient continuellement qu'à ce qu'ils pourraient gagner ou obtenir?

Mais est-il ordonné de penser à soi, de rentrer en soi-même, de veiller sur soi? — Oui bien, en commençant d'entrer au service de DIEU, pour se détacher du monde, pour se retirer des objets extérieurs, pour corriger les mauvaises habitudes contractées; mais ensuite il faut s'oublier soi-même pour ne penser qu'à DIEU, se quitter soi-même pour aller droit à DIEU seul. Mais vous, vous voulez toujours demeurer comme ensevelie dans vous-même, dans vos prétendus intérêts spirituels; et DIEU, pour vous ôter cette misérable et dernière ressource de l'amour-propre, fait que vous ne trouvez en vous-même qu'une source de craintes, de doutes, d'incertitudes, de troubles, d'inquiétude et d'abattement; comme si ce DIEU de bonté vous disait par là : Oubliez-vous vous-même,

et vous trouverez en moi seul la paix, la joie intérieure, le calme, la vraie assurance de votre salut. C'est moi qui suis le DIEU du salut, et vous, vous ne pouvez être que la cause de votre perte.

Mais, direz-vous encore, dans cet oubli de moi-même, loin de me corriger de mes péchés et de mes imperfections, je ne les connais pas même. — Erreur, illusion, ignorance : jamais on ne connaît mieux ses défauts que dans la simple vue ou présence de DIEU. C'est comme un soleil intérieur, qui, sans nous imposer la crainte d'un examen continuel, nous fait tout connaître, quand il faut, par une simple impression. Par là encore, mieux que par toute autre voie, tous nos défauts et toutes nos imperfections sont peu à peu consumés, comme la paille dans le feu.

Et puis, qu'arrive-t-il? Voici l'état où vous devriez être parvenue il y a longtemps, et dont DIEU m'a donné et me donne de fréquentes expériences. Comme la misère et la corruption du cœur humain est un abîme sans fond, plus on y fait pénétrer la lumière de DIEU, et plus on y trouve d'objets tristes et humiliants; mais alors ces nouvelles découvertes, loin d'attrister l'âme, la consolent, en entretenant son humilité intérieure, qu'elle sait être le fondement solide de tout l'édifice spirituel. Loin de troubler sa sainte joie et de l'abattre, elles lui inspirent une solide confiance, puisqu'on sent qu'on ne la met plus qu'en DIEU seul, et que cette confiance, selon l'Écriture, n'a jamais été confondue. J'ai connu et je connais encore des âmes conduites par cette voie, tout étonnées de ce qu'elles sentent croître leur confiance en DIEU, à mesure qu'elles se voient plus pauvres, plus faibles, plus misérables. La raison est qu'à mesure que

ces vues de nos misères et de notre corruption deviennent plus vives, les âmes qui les acquièrent tombent toujours dans une plus grande défiance d'elles-mêmes, jointe à une confiance en DIEU, qui augmente toujours à proportion. DIEU leur fait bien sentir alors que la totale défiance de soi-même, jointe à l'entière confiance en lui, d'où naît l'abandon total, sont les deux grands ressorts de la vie spirituelle, et que tant que l'on sera dans cet état on ne court nul risque pour le salut. C'est donc en abandonnant tout à DIEU que l'on retrouve tout en lui seul avec avantage. Par là on se délivre, une fois pour toutes, de ces misérables retours sur soi, de ces craintes, de ces troubles, de ces inquiétudes, en un mot de ces tortures, auxquelles se condamnent les âmes intéressées qui ne veulent aimer DIEU que pour l'amour d'elles-mêmes, qui cherchent leur salut et leur perfection, non pas tant pour plaire à DIEU et pour le glorifier, que pour leur propre intérêt et bonheur éternel.

Mais, direz-vous, DIEU nous ordonne de vouloir notre salut et notre éternelle félicité. — Oui sans doute, mais il faut le vouloir dans son ordre et comme il le veut : or, voici l'ordre de DIEU, qu'il vous importe de bien comprendre : DIEU ne nous a créés et n'a pu nous créer que pour sa propre gloire et pour accomplir ses volontés; voilà ce qu'il se devait à lui-même et à son souverain domaine; mais comme il est aussi infiniment miséricordieux, il a voulu que la créature trouvât ses intérêts et son bonheur éternel en accomplissant ses volontés. Mais voici le renversement que fait ce malheureux amour-propre qui se recherche en tout : nous voulons premièrement et principalement pourvoir à nos intérêts spirituels et éternels; et, pour ce qui

regarde la gloire de DIEU, nous ne lui donnons, dans nos préoccupations, que la seconde place.

DIEU voit ce renversement d'un œil jaloux, dans certaines âmes qu'il a comblées de grâces et dont il veut être aimé d'un amour pur et désintéressé; et pour les faire rentrer dans l'ordre, il les trouble, les intimide, les frappe intérieurement. Il veut que ces amertumes secrètes détruisent ce fonds d'amour-propre qui leur est si nuisible; il désire les engager peu à peu à penser moins à elles et à leurs intérêts, pour ne s'occuper tranquillement que de lui, en lui abandonnant le soin et la conduite de leur salut; et voilà le sens de ces grandes paroles de JÉSUS-CHRIST à plusieurs saintes âmes : « Ma fille, pensez à moi et je penserai à vous : occupez-vous de ma gloire, et laissez-moi m'occuper de vos intérêts et de votre fortune éternelle. »

Mais nous, que faisons-nous, en nous inquiétant et en nous occupant toujours de nous-mêmes? C'est comme si nous disions : Ah! Seigneur, que me dites-vous là! je serais perdue si je ne pensais pas continuellement à mon intérieur, si je ne me demandais pas sans cesse où j'en suis avec vous et ce que je deviendrai. Voilà de quoi il faut que je m'occupe sans cesse. Pour ce qui est de votre gloire et de votre bon plaisir, je ne puis y penser que par intervalles. Je m'en occuperai, je l'espère, plus habituellement, lorsque j'aurai vu disparaître tous mes défauts, et qu'il me sera démontré que je n'ai rien à risquer dans cette continuelle application à vos divins intérêts. Mais auparavant, je ne puis m'y résoudre, car je me croirais perdue et vous voulez bien qu'avant toutes choses je tâche de pourvoir à la sûreté de mon âme? — A celles de ses

épouses qui lui tiennent ce langage, voici la réponse bien claire et bien nette que fait le divin Sauveur dans l'Évangile : « Quiconque aime son âme la perdra ; mais qui la perd en apparence pour moi la trouvera, la sauvera pour l'éternité. » Et en effet, je ne vois point d'âmes qui aient plus d'horreur du péché, plus de force à pratiquer le bien et à faire à DIEU, dans les rencontres, les plus grands sacrifices, que celles qui, pour ne s'occuper continuellement que de DIEU, semblent ne point penser à elles-mêmes, se reposant sur lui de toutes choses et de leur salut. C'est donc précisément dans cet état que le salut est plus en sûreté ; d'où je conclus que non seulement les scrupules, mais les craintes excessives, les doutes chagrinants, les troubles intérieurs et les amertumes de cœur ne viennent que de cet amour intéressé, qui s'occupe plus de ses intérêts personnels que de la gloire de DIEU, de ses volontés, du pur désir de lui plaire, de tout ce qui, dans notre cœur, doit tenir le premier rang. Puisqu'il est le souverain bien, son amour doit passer avant la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Et puisqu'il a promis d'aimer tous ceux qui l'aiment, et de les aimer d'autant plus qu'ils l'aiment plus purement, nous pouvons être assurés qu'en employant toutes nos forces à l'aimer pour lui-même, nous retrouverons avec avantage, dans cet amour pur, tout ce que nous semblons lui avoir sacrifié. Ainsi, bien loin de se perdre, c'est tout gagner que de s'abandonner entièrement à DIEU par amour et par confiance.

La vue de cet amas confus de fragilités, de misères, d'indignités, de toute corruption, etc., ne doit point vous déconcerter. C'est justement pour cela que je dis hardi-

ment que tout va bien, car je n'ai jamais vu d'âme douée de ces vues pénétrantes et humiliantes, pour qui elles ne fussent pas des grâces singulières de DIEU, et qui n'y ait trouvé, avec la vraie connaissance d'elle-même, cette solide humilité de cœur qui est la base de toute perfection. J'ai connu et je connais bien des saintes âmes, qui n'ont pour tout bien que la profonde connaissance de leur misère, et qui ne sont jamais plus contentes que de s'y voir, pour ainsi dire, abîmées. C'est alors qu'on est dans la vérité, et par conséquent en DIEU qui est la souveraine Vérité. Savez-vous que marcher ainsi devant lui, la tête baissée, et dans cet esprit d'anéantissement de soi-même, c'est presque tout dans la vie intérieure ? Il n'y a qu'à savoir s'y tenir en paix, soumission, abandon et confiance. Je vous dirais alors : Demeurez là, et tout est fait ; DIEU fera le reste ; mais il le fera peut-être sans même que vous le connaissiez et le sentiez.

Vous tremblez pour votre état, et moi j'en bénis DIEU pour vous. Je ne vous souhaite qu'un seul changement : c'est qu'à votre anéantissement se joignent la paix, la soumission, la confiance et l'abandon, comme je viens de le dire. Après cela je ne craindrai rien pour vous, pas même les relâchements dont vous me parlez, et qui vous font marcher comme les écrevisses ; DIEU empêche les grands relâchements et il permet les petits pour vous tenir dans l'humilité. Saint François de Sales met une vertu héroïque à se relever sans cesse, sans jamais perdre cœur.

DIEU soit béni de tout en tout.

## LETTRE V

A LA SŒUR DE LESEN

Amour des reproches.

Nancy, 1733.

Je ne suis pas surpris de l'amitié que vous avez pour cette chère parente : je comprends que vous la lui devez à bien des titres; cependant par là même que, de votre propre aveu, cette affection vous trouble et vous empêche d'être toute à DIEU, il faut qu'il y ait quelque désordre. Si vous voulez la sanctifier et la rendre toute surnaturelle, voici ce que DIEU demande de vous : 1° que vous ne vous occupiez ni trop souvent, ni avec trop d'empressement, de la personne aimée : il faut de la modération en tout; 2° que dans les maladies et les afflictions qu'elle pourra éprouver, vous en fassiez le sacrifice et l'abandon entier à DIEU, afin qu'il dispose d'elle et de vous, en tout et partout, selon sa très sainte volonté et son aimable bon plaisir. Sachez qu'en l'abandonnant ainsi au gré et au soin de la divine Providence, vous lui rendez à elle, aussi bien qu'à vous-même, le plus grand service que vous puissiez lui rendre, puisque, par ce sacrifice, vous la remettez entre les mains d'un DIEU infiniment bon et infiniment puissant.

Il faut bien s'aider de sa raison dans ses peines; mais, comme l'a bien dit une sainte et savante chrétienne, il ne faut pas trop compter sur cette raison impuissante, qui n'est forte que pour s'opposer au bien, et qui n'est plus que faiblesse quand il s'agit

de surmonter le mal. C'est la religion, c'est la grâce obtenue par une humble prière, qui peuvent nous soutenir. Les tristesses, les abattements, les révoltes intérieures, causés par une grande tendresse, dans les divers accidents qui arrivent à nos proches, ne seront pour nous qu'un grand sujet de vertu et de mérite, si, tâchant de nous élever par la foi au-dessus de nos sentiments naturels, nous savons tout sacrifier aux saintes et adorables volontés de DIEU. Ne savons-nous pas que rien ne peut arriver en ce monde sans son ordre, et qu'il a tout disposé pour le plus grand bien de ceux qui lui sont soumis, ou au moins qui désirent acquérir et pratiquer cette heureuse soumission? Pussions-nous enfin en bien connaître le prix et la vertu! De tous les moyens de salut, c'est, avec l'accomplissement des divins préceptes, le plus universel et le plus infaillible. Il n'en faudrait pas davantage pour sanctifier la plupart des hommes, et pour leur adoucir toutes les croix de la vie. Un sage païen l'a pensé comme nous, quand il a dit « que ce que l'on ne peut empêcher devient plus léger par la patience ». Quand on a le cœur tendre, et qu'on s'est accoutumé à nourrir en soi ce que le monde appelle sentiments délicats et généreux, ce n'est pas une petite affaire que de se guérir d'une trop grande préoccupation pour l'honneur de sa famille, d'un trop grand attachement à ses intérêts, d'une sensibilité trop vive à l'égard de tout ce qui affecte ceux ou celles qui nous sont plus tendrement attachés. Il faut pour cela beaucoup prier, il faut aussi réfléchir et encore plus combattre : 1° réfléchir sur l'inutilité de nos inquiétudes et de nos sensibilités, et sur le préjudice qu'elles nous causent à nous-mêmes, tant pour la santé du corps

que pour le bien de l'âme; 2° se combattre en n'y pensant pas si souvent, ni si longtemps, ni si fortement, sacrifiant et abandonnant tout à DIEU, malgré le déchirement de cœur qu'on sent durant la violence de ces sacrifices; penser qu'après tout il n'y a qu'une seule chose de nécessaire, et que, pourvu que la grande affaire aille bien, tout le reste ira comme il plaira à DIEU. Ce sont des affaires de quatre jours, ou plutôt de vrais riens et des bagatelles, qui passent comme des éclairs, et sans retour. Faisons comme les gens du monde, quand ils ont une affaire de la dernière importance où il s'agit de leur honneur, de leur vie, de leur bien, et de tout, comme ils disent : ils ne pensent alors, jour et nuit, qu'à cette importante affaire; ils négligent tout le reste, parce que tout le reste ne leur paraît rien en comparaison. Apprenons, dit JÉSUS-CHRIST, apprenons des enfants des ténèbres comment nous devons agir, nous qui sommes des enfants de lumière.

Souvenez-vous que la retraite et la solitude qui nous sauve, n'est pas l'extérieure, qu'on peut avoir même au milieu du monde; mais c'est l'intérieure, la retraite de l'esprit et du cœur : de l'esprit, en bannissant les pensées et les soins superflus, tâchant de ne s'occuper que de DIEU; du cœur, qui sait gémir, s'humilier et soupirer fréquemment en vue de DIEU, et qui cherche à se détacher peu à peu de toutes les créatures, pour s'attacher uniquement au Créateur. Lui seul est véritablement, et tout le reste n'a de réalité qu'autant qu'il se rattache à l'être de DIEU. Par conséquent, les intérêts purement temporels, les affaires, les honneurs, les plaisirs et les souffrances de ce bas monde ne sont que des ombres, des fantômes, des apparences d'être, de vrais riens.

## LETTRE VI

A LA SŒUR ANNE-MARGUERITE BOUDET DE LA BELLIERE

Attachements trop sensibles.

Ma très chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne puis assez bénir DIEU de ce grand désir d'être à lui sans réserve, qu'il vous donne, et du courage qu'il vous inspire pour lui faire bien des petits sacrifices et modérer vos attachements les plus innocents. O ma chère Sœur, que DIEU vous a bien éclairée là-dessus, et combien de dangers vous éviterez si vous êtes fidèle à suivre cette lumière! Nous ne voyons malheureusement que trop de personnes faisant profession de piété donner dans ce piège et s'interdire par là tout progrès. Sous prétexte qu'il n'y a point de péché dans les attachements qu'elles se permettent, elles s'y livrent sans scrupules, et mettent par là des obstacles invincibles aux grâces et aux communications de DIEU. Son pur amour voudrait remplir et embraser leurs cœurs; mais comment cela se pourrait-il faire, tant que ces cœurs sont distraits par de vains amusements et remplis du misérable amour de quelque créature? Vous savez combien ce piège faillit être funeste à sainte Thérèse; et certes, après un pareil exemple, vous ne pouvez trop vous tenir sur vos gardes. Continuez donc à vous détacher de plus en plus, et je vous promets qu'à mesure que votre détachement ira croissant, vous éprouverez un plus grand attrait pour DIEU, pour l'oraison, pour le recueillement, pour la pratique de toutes sortes de vertus. Car, quand un cœur est vide, DIEU le remplit,